

Le bougre : André Gide

par PIERRE SCIZE

Sur M. André Gide, je connais deux histoires. Des vraies de vraies.

Première histoire :

André Gide a vingt ou vingt-cinq ans. Il a un ami de son âge : Pierre Louys, l'admirable auteur du *Roi Pausole*. Un soir, il lui donne rendez-vous place Saint-Sulpice. Il fait froid. Il pleut. C'est l'hiver. Il fait nuit. Le jeune André cherche un refuge contre l'averse et la bise. Il le trouve chez Bouasse-Lebel, marchand de bondieux en carton romain. Bien au chaud parmi les « curé d'Ars » et les « saint Joseph », il regarde, à travers la glace du magasin la place noire et glacée où de rares passants se hâtent, cols relevés.

Et voici qu'il voit apparaître Pierre Louys, son ami. Morfondu, trempé, glacé, battant la semelle, Louys fait le tour de la triste fontaine, interroge la nuit, grelotte, mais, fidèle, ne songe point à quitter la place. André Gide parmi les bondieux de plâtre le contemple longuement, longuement. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure de contemplation délectable, alors que Louys, le nez bleu, transi, va s'en aller, qu'il se décide à paraître enfin (*rocs renversés*)

Deuxième histoire :

André Gide est un peu plus âgé. Il voyage en France, par le chemin de fer, en compagnie de son ami Jacques Copeau. Chacun règle sa dépense et Gide, « près de ses sous » comme on dit, y veille. Il a la garde des billets. Passe un contrôleur. Gide se fouille, tâte ses goussets, explore son portefeuille, pâlit : il ne trouve plus qu'un des deux tickets. Alors d'une voix angoissée, mais en homme qui ne perd pas le nord :

— Mon cher Copeau, dit-il, je suis navré : j'ai perdu votre billet.

C'est tout.

Verkaufen à Thibault Rysalbe

Surplus, M. André Gide est pédéraste. Ce n'est pas le diffamer que de le dire. Il s'en fait gloire. Il a écrit un petit livre (*Corydon*) pour s'en flatter et défendre l'uranie, et un gros bouquin (*Si le grain ne meurt...*) pour s'en confesser.

Je ne le lui reproche pas. Je m'en moque éperdument. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Il me semble seulement aussi puéril d'avouer et de proclamer le goût qu'on a pour les jeunes gens qu'il me paraît déplacé d'ouïr les confidences d'un érotomane déclarant n'aimer que les dames à gros

derrière ou les jeunes filles aux seins inexistantes.

Ce n'est pas du non-conformisme. C'est de l'exhibitionnisme... Une triste manie, sans plus.

Cependant, voici un article du réquisitoire d'André Gide contre l'U.R.S.S. (note au bas de la page 63) qu'il vient de publier et par lequel il accède, pour la première fois, à soixante et un ans, aux gros tirages : «... Que penser, au point de vue marxiste (*sic*) de celle (*la loi*) plus ancienne contre les homosexuels qui, les assimilant à des contre-révolutionnaires (car le non-conformisme est poursuivi jusque dans les questions sexuelles), les condamne à la déportation pour cinq ans, avec renouvellement de peine s'ils ne se trouvent pas amendé par l'exil ? »

On a le droit et peut-être le devoir de penser que ces dispositions sont bien rigoureuses. Mais on ne peut pas sous-estimer le poids dont elles ont pesé, au trébuchet de M. Gide, et la mesure dans laquelle elles ont aidé à sa déception.

Passons. Au sens propre du mot, M. André Gide est un pauvre bougre.

M André Gide croyait entrer dans un palais. Il est entré dans un chantier.

Avec une innocence rare chez un homme de son âge, il s'en est étonné. Quoi ! des plâtras là où j'imaginai des tapis ? Comment ! des charpentes en fer là où je voyais des coupôles ?

Il a vu de très loin les maîtres du chantier. Quoi ! ces gens-là ! Quoi ! des maçons ! Pas de poètes ? Pas d'esthéticiens ?

Et une sujétion étroite au cordeau, au niveau d'eau, au fil à plomb ! Et une obéissance absolue aux calculs de résistance des matériaux ! Partout l'équerre, le compas ! Partout la règle !

M. André Gide qui ne construisit jamais que sur des nuées, qui passa sa vie à prêcher la libération, la désobéissance aux règles, la fantaisie, la satisfaction de l'instinct, la fin des contraintes, découvre à soixante et un ans la loi des bâtisseurs, celle qui commande l'aplomb des choses, la durée des œuvres, la pérennité des travaux. Ce qu'un apprenti limousin apprend du compagnon le premier jour de son apprentissage, M. André Gide le découvre, sexagénaire.

M. André Gide est un petit garçon.

(Voir suite page 2.)

SUITE DE L'ARTICLE DE PIERRE SCIZE

PARCE que la vérité et la sincérité ont été les dieux de sa vie, qu'il leur a tout sacrifié — sans s'en trouver plus mal du reste — M. André Gide, ami sûr, esprit généreux (voir les anecdotes du début) retour d'U.R.S.S. prend sa bonne plume et égratigne le vélin.

Il n'examine rien, ni le temps, ni le lieu, ni les circonstances. Bien mieux, il sait — et il dit — que son petit livre sera une arme aux mains des pires ennemis du peuple. Qu'importe ! Et périsse un monde d'espoir pourvu que ma petite santé morale soit préservée.

Tout ce que M. André Gide a détesté dans sa vie, les religions, les familles, les sociétés, tous les soudards, tous les bourgeois, tous les banquiers, tous les cagots du monde forment en ce moment une Sainte-Alliance pour écraser le communisme. N'importe : M. André Gide se soulagera quand même.

On assassine un peuple. L'Espagne égorgée et violée saigne sur la claie. Les bourreaux rient. Ils proclament que ce n'est qu'un commencement, qu'on se fait la main, qu'on s'entraîne. L'Espagne morte, ce sera le tour de la France, puis de la Russie ! La destruction de Paris et de Moscou suivra celle de Madrid. Qu'est-ce que cela peut faire à M. André Gide ? Il ne s'en sera pas moins libéré.

C'est que, voyez-vous, M. Gide a vu là-bas des choses monstrueuses. Ah ! mais oui ! Les intérieurs des kolkhozes sont laids ! Les marchandises vendues dans les magasins sont « rebutantes ». Et puis on demande que les auteurs d'opéra travaillent en tenant compte des goûts du peuple et cessent de donner à cent cinquante millions d'hommes des rébus sonores faits pour enchanter deux douzaines d'esprits raffinés. Et ce pays en guerre contre le reste du monde surveille sa presse et sa littérature, ne permet pas à quelque Daudet moscovite de traiter ses chefs d'invertis, de juifs immondes et de chameaux. Ce pays fusillerait Carbuccia et sa bande. C'est, assurément, intolérable. Il y a pis : ce peuple qui voit sa condition se transformer chaque jour, et la construction socialiste s'élever, degré à degré, ce peuple qu'on délivre de sa gangue de boue et de misère séculaire, ce peuple où les vieux, se souvenant du knout, de la dime et du servage, voient grandir des enfants heureux, prospères, rayonnant d'un même espoir, ce peuple se donne le suprême ridicule d'être reconnaissant au maître de ses destinées !

Ne sait-on pas bien que l'éthique gidienne veut qu'on morde la main qui vous caresse, et qu'on crache au visage de qui vous veut du bien ?

M. ANDRÉ GIDE qui, pendant la guerre, pesait des ombres de scrupules, coupait ses cheveux en douze et n'exposait rien de sa précieuse personne. Il n'a pas pu se souvenir des discours nécessaires dans un pays qui défend sa liberté.

Il ne s'est pas demandé le goût des belles choses. Le goût de l'individu ne naît pas de la victoire, si un peuple avide de culture n'arriverait pas bientôt en masse au palier où l'art le plus subtil est goûté, compris par la foule. Il ne s'est pas dit que l'on ne discutait pas, au rempart, et que la liberté confinait à trahison dans une patrie en danger. Que celle-là, au moins, la patrie des travailleurs, valait qu'on la sauvât. Qu'il serait temps plus tard, de jouer de la flûte et d'assembler des rondes quand le monde serait changé.

M. ANDRÉ GIDE est puni. Et au delà de ce qu'il mérite. Ce vieil enfant n'a péché que par étourderie. Là où une sermonce aurait suffi, il reçoit des fleurs. Tous les bourgeois, en cortège, lui apportent un bouquet. M. Pierre Dominique lui donne du grand écrivain. *Candide* l'encense. Fabre-Luce lui fait la morale. Berl l'em-berl-ificote. Doriot le décriote. La Victoire le félicite.

Et enfin, comme dans la fable du *Lion devenu vieux*, l'âne vient à son tour donner son coup de pied. L'âne, je veux dire le *Matin*.

On espère encore que le vieux lion Gide se reprendra et que :

...Voyant le *Matin* même à son tour accourir :
« Ah! c'est trop, dit-il, je voulais bien mourir, mais c'est mourir deux fois que souffrir [les atteintes.] »

Pierre SCIZE.

avec